



Câ??est en quittant Gaza que jâ??ai compris que jâ??avais grandi dans un camp de concentration

Description

Jâ??ai grandi Ã Gaza sans rÃ©aliser que lâ??Ã©tat de siÃ"ge dans lequel je vivais Ã©tait unique et que les autres nâ??Ã©taient pas confrontÃ©s Ã une menace de mort permanente. Ce nâ??est quâ??aprÃ"s avoir quittÃ© Gaza que jâ??ai compris que jâ??avais grandi dans un camp de concentration et que cela avait faÃ§onnÃ© ma vie.

Par Abdalrahim Abuwarda, le 24 dÃ©cembre 2025



Khan Yunis, 25 novembre 2025 (Photographe : Doaa Albaz, Activestills)

Jâ??avais environ dix ans lorsque jâ??ai vu pour la premiÃ??re fois la mort traverser les rues comme un voisin.

Je jouais dans la rue devant notre maison Ã?? Gaza, comme le font les enfants quand ils nâ??ont pas de parc. Je donnais des coups de pied dans une canette de soda Ã??crasÃ??e comme si câ??Ã??tait un ballon de football. Lâ??air Ã??tait doux, câ??Ã??tait lâ??un de ces aprÃ??s-midis oÃ?? le soleil est clÃ??ment et oÃ?? lâ??on oublie, lâ??espace dâ??un instant, que lâ??on vit sous lâ??occupation. Câ??est alors que je lâ??ai entendu. Au dÃ??but, ce nâ??Ã??tait quâ??un bruit Ã??touffÃ??, comme un tambour lointain. Le bruit de pas nombreux, Ã?? lâ??unisson.

Une nuÃ??e de poussiÃ??re sâ??est Ã??levÃ??e au bout de la rue.

Je me souviens avoir entendu des voix avant dâ??apercevoir des visages. Une vague de chants dÃ??ferlait vers moi, des mots que je ne comprenais pas, ponctuÃ??s par le rythme des pas. Pendant quelques secondes, jâ??ai pensÃ?? quâ??il sâ??agissait peut-Ã??tre dâ??un mariage. Ã?? Gaza, les chants et les haut-parleurs peuvent Ã??tre synonymes de joie ou de tristesse, et quand on est enfant, on ne sait pas toujours distinguer les deux.

La foule sâ??est rapprochÃ??e. Les hommes remplissaient la rue, serrÃ??s les uns contre les autres, avanÃ??ant comme mus par un devoir solennel. Au milieu dâ??eux, bien au-dessus des tÃ??tes, jâ??ai

aperçu un corps enveloppé de blanc.

Ils ne marchaient pas comme des gens qui se rendent au marché. Ils filaient. Le corps bougeait avec eux, soulevé par les bras, se balançant légèrement à chaque pas. Je me suis figé au milieu de la route. De la poussière se collait à mes jambes. L'air sentait le sable et la sueur. Quelqu'un près de moi a murmuré le mot « *shaheed* ».

Un martyr.

Je ne savais pas ce que cela signifiait. Je savais seulement qu'un être humain était porté devant moi et que personne ne semblait surpris. Certaines personnes se sont jointes au cortège. D'autres regardaient depuis leurs fenêtres. Les chants devenaient de plus en plus forts. Je me souviens même être senti tout petit, comme si la foule allait engloutir. Puis, soudain, je me suis mis à courir.

J'ai sprinté jusqu'à la maison, le cœur battant tout rompre, mes pantoufles claquant contre le sol. J'ai enfoncé la porte et j'ai demandé à mon père ce que j'avais vu. Il m'a répondu qu'il s'agissait du cortège funéraire d'un martyr, un jeune homme abattu par des soldats israéliens parce qu'il jetait des pierres, parce qu'il manifestait, parce qu'il voulait la liberté et une vie décente.

Mon père m'a répondu simplement, comme s'il s'agissait d'un bulletin météo.

Le mot « martyr » est resté gravé dans mon esprit bien avant que je ne comprenne la politique ou le droit international. De tels cortèges funéraires sont devenus un élément du décor de mon enfance. Ils passaient si souvent dans nos rues qu'ils ont fini par ne plus me paraître étranges. On pouvait être en train de faire ses devoirs, d'acheter du pain ou de rendre visite à un proche, et au loin, on entendait les chants commencer et on savait qu'un autre corps était transporté à travers la ville.

La mort, à un moment donné, a cessé d'être un événement pour devenir une habitude.

Des années plus tard, une autre scène est restée gravée dans ma mémoire. J'étais alors au lycée. C'était fin décembre 2008, au début d'une des grandes offensives contre Gaza. Ce jour-là, je suis sorti de l'école et je me suis rendu, non pas chez mes parents, mais à l'appartement de ma sœur qui venait de se marier. J'y suis allé comme n'importe quel petit frère aurait fait : pour voir comment elle se sentait chez elle et, pour être honnête, pour manger des *baklavas*.

À Gaza, les mariages riment avec friandises. Même les plus démunies empruntent de l'argent pour acheter des chocolats et des pâtisseries pour leurs invités. C'est une façon de montrer que la joie existe toujours.

Parvenu à son immeuble, j'ai monté les escaliers et je me suis assis sur le canapé du nouveau salon. La maison sentait encore la peinture fraîche et les meubles neufs. Ma sœur souriait. Il y avait un plateau de douceurs. Je me souviens encore du goût des *baklavas*, du sirop et de la pistache, qui est resté dans ma bouche.

Puis la première bombe a explosé.

Le bruit ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu auparavant. Il n'était pas seulement fort. Il avait du poids. Il a secoué toute la maison. Les portes se sont ouvertes brusquement. Les fenêtres ont volé en éclats. Le verre a explosé à l'intérieur, recouvrant le sol. Nous avons tous plongé au sol avant même d'ya penser. Mes oreilles bourdonnaient. L'air avait un goût de poussière et de métal.

Pendant quelques secondes, j'ai eu l'impression que le monde s'écroulait, et je ne savais pas si la prochaine bombe allait nous tomber dessus.

Ma sœur a crié. Son mari a essayé de la calmer, mais il était pâle comme un linge. Je me souviens que mon corps tremblait. Dehors, d'autres explosions ont retenti. La maison qui était à « neuve » quelques minutes plus tôt semblait blessée, ses fenêtres avaient volé en éclats, ses sols propres étaient recouverts d'éclats et de poussière.

Dans chaque guerre, il y a un moment où votre esprit passe de « cela pourrait arriver » à « cela est en train d'arriver ». Pour moi, c'était ce moment-là.

Je voulais retourner chez mes parents. Ma sœur ne voulait pas que je parte, car nous ne savions pas où les bombes allaient tomber. Je suis resté là pendant une heure, le cœur battant tout rompre, écoutant le bruit des frappes lointaines, me demandant si ma famille savait où j'étais. Elle a appelé mon père pour lui dire que j'étais en sécurité avec elle. Finalement, quand les bombardements ont cessé, j'ai couru chez moi à travers des rues qui me semblaient différentes de celles que j'avais empruntées le matin même.

Il m'a fallu des années pour comprendre que ces scènes n'étaient pas seulement des « souvenirs de guerre » ou « une vie difficile ». Elles faisaient partie des rituels quotidiens d'un lieu conçu pour garder les gens enfermés et sous contrôle. Je ne connaissais pas les termes « prison à ciel ouvert » ou « camp de concentration ». Je savais seulement que mon monde était rempli de corps dans la rue, de verre brisé sur le sol et d'un silence dans les yeux de mon père que je ne savais pas encore déchiffrer.

Plus tard, bien plus tard, j'ai trouvé les mots. Human Rights Watch a publié un rapport marquant les quinze ans du blocus et affirmant clairement que la fermeture à « piégeait » plus de deux millions de Palestiniens dans une petite bande côtière, transformant Gaza en prison à ciel ouvert. Le Conseil norvégien pour les réfugiés (NRC) a décrit Gaza en des termes similaires, tout comme War Child, partageant les témoignages d'enfants palestiniens qui disent avoir l'impression de grandir dans une prison sans toit. Les experts de l'ONU allaient plus loin et décrivaient l'ensemble du territoire occupé comme un système d'emprisonnement à ciel ouvert, qualifiant Gaza de « prison à ciel ouvert de notre époque ».

Au moment où j'ai lu ces mots, le camp était déjà là, tout autour de moi. Je n'étais qu'un enfant qui grandissait en son sein.

Le blocus n'est pas entré dans ma vie en faisant la une des journaux. Il est entré par le souffle de mon père.

Jâ??Ã©tais au lycÃ©e quand cela a commencÃ©. Les gens parlaient de Â« *al hisar* Â», le siÃ©ge, comme sâ??il sâ??agissait dâ??un mot parmi tant dâ??autres dans le long dictionnaire de la souffrance palestinienne. Au dÃ©but, je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait. Je comprenais seulement que le monde de mon pÃ©re commenÃ§ait Ã sâ??effondrer.

Avant le blocus, il travaillait dans le bÃ¢timent. Il importait des matÃ©riaux de construction Ã Gaza, en particulier du ciment. Il traitait avec les fournisseurs, les camions, les postes-frontiÃ©res. Son travail nâ??Ã©tait pas facile, mais câ??Ã©tait une vie. Il pouvait subvenir aux besoins de ses huit enfants, de sa femme et de sa mÃ©re. Il en Ã©tait fier.

Puis les frontiÃ©res se sont renforcÃ©es.

Lâ??approvisionnement en ciment a cessÃ©. Les restrictions se sont succÃ©dÃ©es, les permis ont Ã©tÃ© refusÃ©s les uns aprÃ©s les autres, jusquâ??Ã ce que toute son entreprise pÃ©riclite. Il nâ??y a pas eu dâ??annonce officielle. Aucun reprÃ©sentant du gouvernement nâ??est venu chez nous pour nous dire : Â« Ã partir de maintenant, votre pÃ©re ne travaillera plus, votre famille nâ??aura plus de revenus stables, votre avenir se rÃ©duira Ã cette bande de terre. Â»

Tout sâ??est simplement arrÃ©tÃ©.

Beaucoup plus tard, lorsque jâ??ai commencÃ© Ã lire des Ã©conomistes comme Sara Roy, jâ??ai vu lâ??histoire de mon pÃ©re se transformer en donnÃ©es. Elle appelle cela le Â« dÃ©-dÃ©veloppement Â», une politique dÃ©libÃ©rÃ©e qui rend impossible toute vie Ã©conomique normale, qui transforme une sociÃ©tÃ© productive en une sociÃ©tÃ© dÃ©pendante. Dans ses livres sur Gaza, elle montre que les fermetures et les restrictions ne sont pas des effets secondaires. Elles sont calculÃ©es. En lisant ses travaux, jâ??ai vu les Ã©paules de mon pÃ©re dans chaque graphique sur le chÃ©mage et chaque paragraphe sur lâ??industrie dÃ©truite.

Notre maison Ã©tait petite. Elle comprenait trois chambres Ã©troites et une piÃ©ce Ã vivre Ã peine digne dâ??Ãatre appelÃ©e un salon. Au dÃ©but, je partageais ma chambre avec mon frÃ©re, qui a cinq ans de plus que moi. En grandissant, il a eu besoin de son propre espace. Je lâ??ai compris. Comme je nâ??avais nulle part oÃ¹ aller, jâ??ai dÃ©placÃ© mon matelas dans le salon. Câ??est lÃ que je dormais dÃ©ormais.

Lâ??ordinateur de mon pÃ©re se trouvait Ã©galement dans le salon.

Ã partir du jour oÃ¹ le blocus a commencÃ©, une nouvelle routine sâ??est installÃ©e dans notre maison. Chaque matin, aprÃ©s la priÃ©re de lâ??aube, il sâ??asseyait devant lâ??ordinateur et ouvrait les actualitÃ©s. Câ??Ã©tait avant que les rÃ©seaux sociaux ne prennent une place centrale. Il passait des sites locaux aux actualitÃ©s en hÃ©breu, essayant de lire les dÃ©cisions qui rÃ©gissaient nos vies.

Je me rÃ©veillais dÃ©s quâ??il allumait lâ??ordinateur. La lumiÃ©re de lâ??Ã©cran traversait la piÃ©ce sombre. Je ne lui disais pas que jâ??Ã©tais rÃ©veillÃ©. Je restais allongÃ© sur mon matelas, dos Ã lui, Ã Ã©couter.

Il parlait rarement, mais je pouvais entendre sa respiration. Une longue expiration. Une courte inspiration. Parfois, un petit son, pas mÃªme un mot, juste quelque chose comme Â« ah Â» qui lui

Çchappait avant quâ??il ne se reprenne. Jâ??attendais une phrase qui ne venait jamais. Il ne disait pas : Â« Les postes-frontiÃres sont ouverts. Â» Il ne disait pas : Â« Le ciment peut Ã nouveau entrer. Â» Il ne disait pas : Â« Les choses vont revenir comme avant. Â»

Jour aprÃs jour, il cherchait une rÃponse diffÃrente. Jour aprÃs jour, la rÃponse restait la mÃme.

Je ne connaissais pas encore les termes Â« punition collective Â» ou Â« asphyxie Ãconomique Â». Je nÃavais que lâ??image des Ãpaules de mon pÃre qui sÃalourdissaient avec le temps. Je ne me souviens pas lâ??avoir vu vraiment dÃtendu ou Ã lâ??aise financiÃrement aprÃs le dÃbut du blocus. Son visage est devenu plus sÃrieux, sa patience plus courte, son sourire plus rare. Il nÃÃtait pas malade. Il nÃÃtait pas faible. CÃÃtait un homme qui ne pouvait plus remplir son rÃle dans un endroit oÃ les rÃles Ãtaient dÃlibÃrÃment brisÃs.

Nous Ãtions huit enfants. Ã un moment donnÃ, quatre dÃentre nous Ãtions Ã lâ??universitÃ en mÃme temps. Les frais de scolaritÃ, les livres, les transports, les dÃpenses quotidiennes, tout reposait sur un homme dont lâ??entreprise avait ÃtÃ anÃantie non pas par un Ãchec du marchÃ, mais par la politique.

Il a essayÃ diffÃrentes choses. Des petits projets. De nouvelles idÃes. Ã chaque fois, il espÃrait que cela fonctionnerait. Ã chaque fois, les mÃmes obstacles se dressaient. Des fermetures. Des pÃnuries. Une Ãconomie brisÃe dans un endroit dÃjÃ brisÃ. LÃÃchec nÃÃtait pas dÃ un manque dÃefforts de sa part. Cela signifiait que la cage fonctionnait comme prÃvu. Des chercheurs et chercheuses comme Sara Roy dÃcrivent cela comme un moyen de rendre Gaza Â« inviable Â». Les rapports des think tanks font Ãtat de politiques qui Â« rendent Gaza invivable Â». Je nÃavais pas besoin de ces mots pour savoir que notre salon, avec son Ãcran dÃordinateur lumineux et son homme silencieux dans lâ??obscuritÃ, faisait partie de ce mÃme dispositif.

Je ne pense pas quâ??il ait jamais cessÃ de chercher des informations sur les points de passage. Il a simplement cessÃ de parler de ce quâ??il voulait reconstruire.

Ce nÃest pas seulement mon pÃre qui a changÃ. LÃatmosphÃre autour de nous a Ãgalemment basculÃ. Avant le blocus, la vie Ã Gaza nÃÃtait jamais Â« normale Â», mais les gens imaginaient tout de mÃme un avenir. Ils parlaient de travailler en IsraÃl, de trouver un moyen dÃtudier Ã lâ??Ãtranger ou dÃconomiser pour construire une maison. AprÃs le blocus, ces rÃves semblaient de plus en plus irrÃalisables.

Les gens ont cessÃ de faire des projets Ã long terme. On ne peut pas planifier dix ans Ã lâ??avance quand on ne sait pas si on aura de lâ??ÃlectricitÃ demain. On ne peut pas imaginer une vie en mouvement quand toutes les issues sont condamnÃes. Human Rights Watch et BÃTselem dÃcrivent cette rÃalitÃ en termes juridiques. Ils parlent dÃun rÃgime de Â« bouclage Â» qui contrÃle qui et quoi entre ou sort, comment les matÃriaux sont rationnÃs, comment mÃme les patientÃes et les ÃtudiantÃes sont empÃchÃes de voyager. Quand je lis leurs rapports, je reconnais les petites conversations qui ont disparu de notre maison, la faÃson dont les gens ont cessÃ de dire Â« un jour, je vais Â» et ont commencÃ Ã dire Â« inshallah Â» avec de moins en moins de conviction.

Même le culte a été affecté. Ma mère, comme beaucoup de femmes âgées à Gaza, a toujours rêvé d'aller à La Mecque pour le Hajj. C'est l'un des piliers de sa foi, l'un des souhaits les plus chers de sa vie. Elle n'y est toujours pas allée. Non pas parce qu'elle n'a pas économisé d'argent. Non pas parce qu'elle ne le voulait pas. Simplement parce que les frontières empêchent une femme de Gaza, qui n'a rien fait d'autre que lever une famille dans une enclave de réfugiés, de se déplacer.

Dans les témoignages recueillis par les groupes de défense des droits humains, on peut lire des histoires de personnes empêchées de quitter Gaza pour recevoir des soins vitaux, étudier, travailler ou retrouver leur famille. Elles parlent de « séparation », de familles déchirées par les interdictions de voyager et la fermeture des points de passage. Chaque témoignage semble avoir été écrit dans le salon de mes parents, sous cette même lumière tamisée.

Ce n'est pas le genre de prison que l'on voit dans les films, avec des barreaux et des gardiens en uniforme. C'est une cage d'un autre genre, construite à partir de permis, de postes-frontières et de décisions invisibles prises dans des bureaux lointains. Une cage qui vous oblige à lutter contre votre propre pauvreté, puis vous reproche d'avoir perdu. Les spécialistes de la géographie carcérale étudient aujourd'hui Gaza comme un exemple de la manière dont l'espace lui-même peut être transformé en punition, un lieu où toute une population est confinée et surveillée sans les murs d'une prison traditionnelle. Mais avant la théorie, il y avait mon père devant son ordinateur, lisant les murs invisibles dans les journaux du matin.

Pendant que tout cela se passait, l'infrastructure de notre quotidien était lentement démantelée.

L'électricité est devenue une question d'horaires plutôt qu'une constante. Au début, nous avons peut-être quatorze heures d'électricité, puis de moins en moins. Après chaque guerre, après chaque attaque majeure, la centrale électrique subissait de nouveaux dommages. D'abord, vous entendez les nouvelles, puis vous le ressentez lorsque les lumières s'éteignent pendant de longues périodes. Dix heures sans électricité. Douze. Seize. Au cours des dernières années avant mon départ, nous avions environ quatre heures d'électricité par jour.

Les experts de la santé écrivent aujourd'hui sur l'effondrement du système de santé de Gaza dans cette prison à ciel ouvert. Ils parlent d'habitants qui ne peuvent pas faire fonctionner leurs équipements en raison de la pénurie de carburant, d'une eau impropre à la consommation, d'eaux usées qui ne peuvent être traitées. Les rapports politiques expliquent que ce n'est pas un accident, mais le résultat d'un blocus qui limite le carburant, les matériaux et même l'apport calorifique. Pour nous, cela se traduisait par de la nourriture avariée dans le réfrigérateur, des salles de classe plongées dans l'obscurité et des nuits où la seule lumière provenait des téléphones et des bougies.

Le temps lui-même s'est plié au rythme du réseau électrique. On apprend à compter sa vie en fonction de ces heures. Quand cuisiner. Quand laver les vêtements. Quand étudier. Quand recharger son téléphone et les batteries de secours. Le reste de la journée appartient à l'obscurité.

Recharger un téléphone devrait être un geste machinal. On le branche, puis on l'oublie. Sous le blocus, c'est devenu une tâche, un petit principe. Certaines personnes dans chaque quartier

disposaient de carburant et de générateurs. Elles sont devenues des stations de recharge informelles. On voyait des gens marcher avec leurs téléphones, leurs chargeurs et leurs multiprises, se rendant à bas lorsque l'électricité était coupée chez eux.

Imaginez devoir quitter votre maison et marcher jusqu'à une autre rue juste pour redonner un peu de vie à votre téléphone. Imaginez faire cela encore et encore, semaine après semaine, année après année, non pas à cause d'une catastrophe naturelle, mais parce que quelquefois un accident que c'était ainsi que vous deviez vivre.

Quand j'étais étudiant à l'université, cela relevait d'une cruauté particulière. Les professeurs ont commencé à donner des devoirs et des quiz en ligne, essayant de s'adapter au monde moderne. Nous étions assis devant nos écrans, les yeux rivés sur les questions, l'esprit occupé par le tic-tac de l'horloge dans le coin et l'horloge invisible de la coupure d'électricité.

Vous commencez un quiz en ligne en sachant qu'à tout moment, le courant peut être coupé. L'écran peut devenir noir au milieu d'une phrase, et toutes vos réponses disparaissent avec lui. Parfois, cela signifiait perdre des points. Parfois, vous ne pouviez pas repasser le quiz. Puis venaient les explications : des messages aux professeurs, les suppliant de comprendre que vous n'êtes pas paresseux, mais simplement connectés à un réseau fragile contrôlé par des personnes qui ne connaissent pas votre nom et se moquent de votre moyenne générale.

Même lorsque les enseignants nous croyaient, la peur persistait. Chaque devoir devenait un petit test, non seulement pour évaluer nos connaissances, mais aussi pour savoir si les dieux de l'électricité seraient cléments pendant une heure.

Le déplacement de Gaza n'était pas seulement politique. Il était aussi personnel. Ce déplacement couvait dans ma poitrine avant même que je ne lui donne un nom. Je le ressentais lorsque j'hésitais à révéler de choses simples, comme choisir une carrière parce que je voulais ou imaginer une future maison qui ne serait pas fissurée. Je le ressentais lorsque des proches me conseillaient d'être « réaliste », non parce que mes notes étaient mauvaises, mais parce que les frontières étaient. Jusqu'à mes espérances devaient s'inscrire dans les limites de la carte de Gaza, dans les heures d'électricité disponibles, dans le travail que mon père pouvait occuper. Peu à peu, j'ai cessé de me demander « Que vais-je faire de ma vie ? » pour commencer à me demander « Qu'est-ce qui est vraiment possible ici ? »

Cela se manifestait par de petites comparaisons, presque embarrassantes, avec des personnes de mon âge qui menaient une vie normale.

Je me souviens très bien d'un moment précis. J'avais un ami nommé Steve, un Afro-Américain de Miami. Nous nous sommes rencontrés en ligne parce que je désirais améliorer mon anglais. La plupart de nos conversations étaient simples. Ce que nous mangions au petit-déjeuner, les cours que nous suivions, comment se passait la journée. Rien de profond. Rien de politique. Juste la vie quotidienne.

Puis, un jour, Steve m'a annoncé qu'il déménageait en Pologne.

Pas pour toujours. Pas parce qu'il était en danger. Pas parce qu'il fuyait quoi que ce soit. Simplement parce qu'il voulait y étudier. Il a pris sa décision, réservé un vol, déménagé, commencé les cours, puis est rentré chez lui pour les vacances d'hiver comme s'il s'agissait d'un week-end.

Il m'a raconté cette histoire avec désinvolture, comme on raconte qu'on a changé de forfait téléphonique. Mais pour moi, quelque chose s'est brisé. J'ai réalisé qu'il avait la possibilité d'entrer et de sortir d'un pays comme quelqu'un ouvre et ferme les portes de sa propre maison. J'ai réalisé que s'il se réveillait un matin et voulait étudier ailleurs, il pouvait simplement partir. Il y avait des aéroports. Des visas. Des consulats. Des frontières qui s'ouvriraient.

Cette idée me semblait irréaliste, comme entendre dire que quelqu'un peut respirer sous l'eau.

Puis il y a eu les appels vidéo.

On discutait, on riait, on se chamaillait pour des broutilles. Et puis, tout à coup, au milieu d'une phrase, le courant était coupé. L'écran se figeait, clignotait, puis disparaissait. La pièce était plongée dans le noir. Huit heures. Dix heures. Parfois plus. Sans explication. Sans excuse. Juste le silence.

Quand je me connectais à nouveau, Steve me demandait :

« Que s'est-il passé ? Ça va ? »

Je devais lui expliquer à chaque fois.

La coupure de courant.

Le rationnement électrique.

La pénurie de générateurs.

Le blocus que l'on entend dans les murs.

Pour lui, une coupure de courant était quelque chose annoncé au préalable ou causé par une tempête. Pour moi, c'était une réalité constante. Une chose qui pouvait interrompre n'importe quel moment de la vie.

Des années plus tard, après mon arrivée aux États-Unis, j'ai reçu un SMS de la compagnie d'électricité indiquant :

« Le courant sera coupé pendant cinq minutes entre telle heure et telle heure. »

Un avertissement.

Une courtoisie.

Un luxe si simple qu'il en était douloureux.

Je fixais ce message comme s'il était écrit dans une autre langue. Pendant vingt ans, l'électricité n'avait jamais annoncé son absence. Elle disparaissait comme une punition.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que le monde en dehors de Gaza n'était pas seulement différent. Il était plus grand. Plus doux. Conçu pour les autres humains. Conçu pour faire des projets, rêver, partir, revenir. Conçu pour des gens qui avaient le droit d'exister sans rationnement de lumière.

Gaza, en revanche, était devenue un monde où même la batterie d'un téléphone donnait l'impression d'être en sursis.

Ces détails peuvent sembler de simples privations, comme lorsque les gens disent que « la vie est dure dans les pays pauvres ». Mais Gaza n'est pas seulement « un lieu pauvre ». Les lieux pauvres vous permettent généralement de partir. À Gaza, la pauvreté est liée à l'enfermement. Le blocus ne rend pas simplement la vie difficile. Il organise les difficultés de telle sorte que votre énergie est consacrée à la survie plutôt qu'à la construction d'un avenir.

Depuis des années, écrivains et militants tentent de trouver un nom à cette combinaison. Certains qualifient Gaza de ghetto, de bantoustan, de zone carcérale. Dès les années 1980, des analystes comparaient Gaza aux *townships* de l'apartheid en Afrique du Sud. Plus tard, un sociologue israélien l'a qualifiée de plus grand camp de concentration au monde, et d'autres commentateurs ont affirmé que le passage d'un lent « spatiocide » à un massacre ouvert avait transformé certaines parties de Gaza en quelque chose qui s'apparente davantage à un camp d'extermination. Les experts de l'ONU avertissent aujourd'hui que ce qui se passe à Gaza n'est pas seulement une prison à ciel ouvert, mais une mise à l'épreuve de l'ordre international tout entier.

Les marches funèbres que j'ai vues quand j'étais enfant et les bombes qui ont secoué la nouvelle maison de ma sœur étaient des actes de violence à ciel ouvert. Le blocus est plus discret. Il se manifeste sous la forme d'un rituel matinal devant l'ordinateur, d'une mère qui ne peut pas se rendre au Hajj, d'un fils qui dort dans le salon en écoutant son père respirer, d'un étudiant qui se dépêche avant une coupure d'électricité, d'un téléphone dans votre main qui est toujours sur le point de rendre son âme.

Si une ville peut être transformée en une forme de cellule, tout commence ainsi. Pas par un événement unique. Mais par un lent et long recul des possibilités, jusqu'à ce qu'un jour, vous vous rendiez compte que presque personne parmi vos proches ne croit plus que « les choses vont bientôt s'améliorer ».

Le 4 août 2025, ma sœur Elham a été dévastée par un événement inqualifiable. Les forces israéliennes ont tué la vie de son mari, mon beau-frère Haitham. Il était un père qui essayait simplement de remplir son devoir le plus fondamental : nourrir sa femme et leurs cinq jeunes enfants. Il a été tué de la manière la plus cruelle et la plus absurde qui soit, pris au piège dans les embuscades mortelles tendues autour des camions d'aide humanitaire près des frontières.

De nombreux rapports documentent désormais la manière dont des familles de Gaza sont tuées alors qu'elles tentent d'accéder à de la nourriture ou à de l'eau, comment des familles entières sont décimées lors d'attaques que les groupes de défense des droits humains

qualifient de possibles crimes de guerre. Amnesty International d'écrit des familles entières rayées de la carte en un instant. Gideon Levy recueille des témoignages sur « le massacre de Gaza ». Pour le monde extérieur, il s'agit d'études de cas et de preuves. Pour ma sœur, il s'agit d'un lit vide et de cinq enfants qui demandent où est passée leur mère.

Abdalahim Abuwarda est un chercheur palestinien et doctorant en anglais (humanités publiques) à l'Université du Wyoming. Ses recherches et son enseignement portent sur les représentations médiatiques, rhétoriques et politiques du récit en Palestine et au-delà .

Traduction : JC pour l'Agence Média Palestine

Source : [Mondoweiss](#)

date création

2025/12/30